DE GRUYTER OPEN

Translationes, Volume 7, 2015
DOI: 10.1515/tran-2016-0009

Entretien avec Geneviève Henrot Sostero et Florence Lautel-Ribstein

Traduire À la recherche du temps perdu de Marcel Proust

Propos recueillis par **Georgiana Lungu-Badea**

Vient de paraître l'ouvrage référence sur les traductions *d'À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust : un grand pas en avant pour l'histoire de la traduction

L'ouvrage **Traduire *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust**, dont la parution est toute récente, est une monographie de près de 800 pages, éditée aux Éditions Classiques Garnier par Geneviève Henrot Sostero (Université de Padoue) et Florence Lautel-Ribstein (Université d'Artois et laboratoire MoDyCo de Nanterre). Elle est le fruit d'une réflexion initiée à l'occasion de deux colloques organisés, l'un à l'université de Padoue les 14 et 15 novembre 2013 par Geneviève Henrot Sostero et intitulé « Traduire *Du côté de chez Swann* », et l'autre à Paris, CNRS, Bâtiment France, les 28 et 29 novembre 2013, organisé par Florence Lautel-Ribstein dans le cadre des activités de la SEPTET, Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction de la SAES : ce deuxième colloque s'intitulait quant à lui « Comment traduire Proust ? : problématiques traductologiques et réflexions théoriques ». Les chercheurs ayant participé à ces deux rencontres consécutives ont exploré les traductions de l'œuvre de Proust en 16 langues différentes : anglais, allemand, arabe, basque, bulgare, chinois, coréen, croate, espagnol, grec, italien, néerlandais, norvégien, polonais, russe et turc.

G. L.-B. – Je remercie vivement les deux éditrices scientifiques de cet ouvrage consacré aux traductions de Proust, d'avoir accepté cet entretien : Geneviève Henrot Sostero, spécialiste de Marcel Proust, membre de l'équipe Proust de l'Institut des Textes et Manuscrits modernes (École Normale Supérieure de Paris) et Florence Lautel-Ribstein, spécialiste de littérature comparée et de traductologie, Présidente de la SoFT, Société Française de Traductologie.

Je souhaiterais que vous puissiez retracer pour nos lecteurs la genèse de cette vaste entreprise et nous faire découvrir la façon dont a été construit cet édifice à la mémoire de cet auteur unique. Une

première question : quelles ont été les motivations à l'origine de cette publication aux Éditions Classiques Garnier, l'un des plus grands éditeurs de littérature et sciences humaines en France ?

G. H. S. – La publication aux Éditions Classiques Garnier inaugure une nouvelle collection d'études proustiennes, dirigée par Luc Fraisse, proustien de renom dans le champ de l'histoire littéraire (qui vient juste d'y joindre un numéro 2). Si la collection s'appelle « Revue », elle n'en propose pas moins, non point des suites d'articles que le hasard de convergence de dates aurait mis ensemble, mais des constructions thématiques caractérisées par leur fondamentale cohérence. Sauf à considérer qu'à la différence de la monographie, ces études ainsi rassemblées sont l'œuvre de plusieurs mains et harmonisent plusieurs voix sur une même clé thématique. Le n°1 de cette revue, qui, on l'a compris, est bien plus qu'une revue, se présente donc comme un tout fortement cimenté par une seule et même problématique.

G. L.-B. – Qu'est-ce qui a valu cette soudaine floraison d'études consacrées aux traductions de Proust dans les langues les plus différentes ?

F. L.-R. – D'une certaine façon, on peut dire que le temps, un temps symbolique était venu pour un ouvrage de ce genre, c'est-à-dire un ouvrage qui fasse état, un siècle après la sortie de *Du côté de chez Swann*, de la volonté de nombreux traducteurs de rendre, à l'intérieur de cultures très différentes les unes des autres, une écriture quasi mythique, appréhendée à la fois comme lieu d'exacerbation des procédés langagiers et comme modèle d'un certain raffinement esthétique, émotionnel et intellectuel à la française. La traduction de la *Recherche* n'a longtemps connu que quelques foyers de réflexion traductologique, quoique de qualité : principalement en italien, en anglais et en espagnol. Mais il restait encore beaucoup à dire sur les activités de transfert dans les autres langues, européennes ou plus exotiques, à commencer par en mener un recensement un tant soit peu systématique. Ce recensement des traductions a souligné, s'il en était besoin, l'impact considérable de l'œuvre de Proust dans tous les recoins de la planète.

C'est cette idée qu'ont eue conjointement les deux éditrices, l'une à Padoue, l'autre à Paris, dans l'intention initiale de fêter le Centenaire de la sortie de *Du côté de chez Swann*.

G. L.-B. – Les deux colloques avaient-ils donc de quoi se rencontrer et se fondre dans une seule et même publication ?

G. H. S. – Tout à fait : c'est leur profonde ressemblance qui a fait se rencontrer les deux organisatrices, dans un esprit de collaboration immédiat. Le colloque de Padoue avait pour ambition une approche pragmatique, assumée par des traducteurs, des stylisticiens, des linguistes ou des littéraires penchés sur le texte de Proust et ses différentes traductions de par le monde. Les questions se sont concentrées sur quelques nœuds cruciaux et problématiques de la traduction, tels que les titres, l'*incipit*, les structures syntaxiques, les registres de parole des personnages. Les débats dégageaient des effluves d'atelier de traduction où venaient témoigner, entre autres, des traducteurs à l'œuvre : Gundersen, Arrieta, Poulos, Hofstede, NI Cheallaigh, etc.

F. L.-R. – Le colloque de Paris a davantage mis l'accent, quant à lui, sur la réflexion et la théorisation traductologiques contemporaines, susceptibles de nourrir les méthodologies du traduire littéraire et d'éclairer d'un jour nouveau les effets de sens de la spécificité de l'écriture proustienne, son organisation, son agencement textuel et ses spécificités langagières. L'analyse traductologique, en prenant appui sur la philosophie et linguistique du sujet en particulier, a tenté d'aborder le centre axiologique et formel du texte de Proust. Une attention particulière a donc été apportée à l'examen du texte source, non pas dans une visée sourcière, mais pour montrer l'apport d'approches traductives diverses.

G. L.-B. – Commençons par la fin qui, rétrospectivement, donne une idée de l'envergeure de l'ouvrage. La bibliographie compte pas moins de 90 pages. Comment a-t-elle été constituée et par qui ? J'imagine qu'elle est la plus exhaustive à ce jour ?

F. L.-R. – Elle est effectivement la plus complète (et, à notre connaissance, la seule) à ce jour. Elle répertorie à la fois les traductions intégrales de la *Recherche*, les anthologies, les traductions de volumes séparés, de chapitres et parfois même d'extraits dans des périodiques.

En plus des langues-cibles des traductions qui font l'objet d'études dans les différents chapitres de l'ouvrage – anglais, allemand, arabe, basque, bulgare, catalan, chinois, coréen, croate, espagnol, grec, italien, néerlandais, norvégien, polonais, russe et turc –, d'autres langues font leur apparition dans cette bibliographie. C'est ainsi que sont également mentionnées les traductions de la *Recherche* en arménien, danois, estonien, farsi occidental ou persan moderne, finnois, galicien, hongrois, islandais, japonais, lituanien, macédonien, portugais/brésilien, roumain, serbe bosniaque monténégrin, slovaque, slovène, suédois, tchèque et vietnamien.

Tous les auteurs ont contribué, chacun pour sa langue cible, à l'élaboration de cette bibliographie. Mais bien sûr nous y avons

beaucoup contribué également, pour les langues non représentées, et aussi pour compléter, vérifier et contre-vérifier les informations fournies par les collaborateurs. Je me suis personnellement chargée, entre autres, des traductions en langue anglaise et Geneviève Henrot Sostero a pour sa part traqué les traductions dans les langues romanes et dans les langues les plus rares énumérées ci-dessus, même là où la tentation a pu n'aboutir qu'à la traduction d'un seul volume ou d'un extrait phare, genre « morceau choisi ».

G. L.-B. – Le volume présente une originalité surprenante, puisqu'il ne laisse pas intacte la scansion habituelle des colloques, où chacun parle à son tour et intervient une seule fois. Ici, les voix alternent entre elles et reviennent en canon, comme dans un long débat suivi, en fonction de thématiques fédératrices et fondatrices des grandes parties du volume. Comment s'est opéré le choix des thématiques de l'ouvrage ?

G. H. S. – Puisque les questions posées par le texte de Proust soulevaient, à Paris comme à Padoue, des problèmes convergents, quelles que soient les langues représentées, le volume, qui rassemble une trentaine d'interventions, les retravaille en diagonale, coupant à travers champs, toutes provinces et toutes langues égales par ailleurs, mais selon des filons rigoureusement homogènes. La priorité donnée au texte source et à sa richesse emblématique a inspiré, en introduction de chaque grande partie du volume, une synthèse génétique, stylistique ou linguistique, dûment mise à jour, de tel ou tel aspect typique de l'œuvre de Proust, tel qu'il s'est trouvé interpellé à plusieurs reprises par les traductions et leurs analyses. Ensuite, les voix venues des divers pays s'y enchainent comme en des tours de parole, pour orchestrer un dialogue serré sur chaque question abordée. Ainsi, la genèse du système titulaire pose les prémisses nécessaires pour engager une discussion pertinente concernant l'enjeu des titres dans les différentes langues. L'*incipit* pose lui aussi des difficultés linguistiques touchant aux systèmes temporels et aspectuels des langues convoquées, face à un programme narratif qui tient tout entier dans cette phrase à la fois menue et impérieuse : un retour sur ses nombreux avant-textes a paru judicieux pour mieux en éclairer le vouloir-dire. La syntaxe proustienne et son impact calculé sur la saisie du sens mettent à dure épreuve les langues à hypotaxe modeste ou à ordre canonique inverse du français : mieux mesurer cette vocation de la phrase à scander à sa façon la livraison de l'information permet d'évaluer les paris de certains choix en matière de transposition. Un plus large empan de la saisie et de la recréation du sens pose d'incontournables défis sémiotiques, déjà évoqués. Même le lexique de Proust, réputé classique, n'en est pas moins ponctué de mots de civilisation où pointe la difficulté culturelle, plus circonscrite, parfois contestée, mais non moins concrète, des

realia. Ou bien c'est le registre de parole des personnages qui interroge le système social du personnel romanesque, et avec lui, les veines diachroniques, diastratiques et diatopiques qui imprègnent les idiolectes. La visée traductologique du volume a donc réclamé, d'entrée de jeu, son écot en matière de présupposés stylistiques et a joué la carte du dialogue monothématique.

G. L.-B. – Quels sont les aspects traductologiques que vous avez souhaité mettre en valeur pour parler de l'écriture de Proust ?

F. L.-R. – Disons d'emblée que la traduction mise en jeu par les deux colloques de Paris et de Padoue s'entend dans son acception première de transfert d'une langue (-culture) – le français – dans une autre langue (-culture), toutes celles que l'on vient d'énumérer. C'est volontairement qu'ont été laissées de côté tant les traductions de Ruskin par Proust que la traduction dans son sens le plus large, à savoir comme opération herméneutique de déchiffrement, d'expression d'une impression, d'une vérité cachée, opération qui s'identifie, chez Proust, à l'activité même de création littéraire.

Tout d'abord, il faut souligner que les approches traductologiques sont parfois parties, en amont, d'une interrogation sur la nature même du langage et du rapport du langage à la réalité avant même de s'interroger sur les langues en contact. Ses mêmes approches se sont affinées ensuite en se fondant sur des théories littéraires d'inspiration phénoménologique, cognitiviste, psychanalytique, ou bien sur des théories langagières, comme par exemple la théorie de l'énonciation, la théorie des instances énonçantes (J-C Coquet), la théorie des formes sémantiques (P. Cadiot / YM Visetti), ou le troisième texte (P. Ricoeur), etc. Tout un chapitre est donc consacré à la sémantique et à la sémiotique, capables d'explorer l'écriture de Proust en ce qu'elle relève davantage de la perception que de la représentation, d'un accès au réel plus que d'une description d'un réel en soi illusoire qui se voudrait séparer du processus de perception. L'un des postulats de base de cette phénoménologie de la perception, en particulier ceux d'inspiration merleau-ponthienne, est de mettre en avant une analogie entre activité de langage et activité perceptive, ce qui modifie la construction du sens du texte source et du texte traduit et amène à aborder le texte à traduire de façon holiste, et non segmentée en unités, et à recréer des échos souvent synesthésiques pour rendre le feuilletés d'un sens par définition instable. Il n'y a pas d'ontologie du sens lexical dans cette optique et plus d'opposition signifiant/signifié.

Ensuite, nous avons souhaité que le lecteur ait un tour d'horizon traductologique assez complet des aspects les plus remarquables de l'écriture de Proust, mais à travers des analyses aussi pointues et/ou novatrices que possible. C'est ainsi par exemple qu'une part non négligeable a été consacrée à la discipline de la génétique textuelle

appliquée à l'étude de certaines traductions et par voie de conséquence à toute la kyrielle de problématiques de re-traduction d'une œuvre susceptibles d'engendrer dissimulations traductives ou distordions lexicales, pour ne citer que deux exemples.

Le vaste champ d'investigation de la temporalité proustienne a, quant à lui, donné lieu à des explications traductologiques portant soit sur l'analyse linguistique des connecteurs temporels ou du système verbal, soit sur l'analyse des strates mémorielles qui mettent en avant le présent d'une conscience vive emportée dans le sentiment de l'éphémère.

D'autres auteurs ont adopté une démarche assez différente et sont partis de la difficulté de leur propre langue à rendre les subtilités de la langue proustienne, comme c'est souvent le cas pour les langues orientales ; ou alors ils ont présenté un segment de l'histoire de la réception de cette œuvre dans leurs pays.

D'autres encore se sont attachés à décrire le processus de traduction de phénomènes littéraires ardus, comme l'intertextualité ou les ruptures de registre de la langue parlée dont Proust était friand.

Comme on peut le constater, nous avons souhaité offrir un panorama représentatif des différentes approches théoriques et méthodologiques de la traduction appliquées à une œuvre qui constitue et constituera encore longtemps un outil de travail d'une richesse et d'une complexité inégalable pour le traductologue et le traducteur de littérature française.

G. L.-B. – Merci d'avoir répondu à ces quelques questions. Nous souhaitons bonne chance à cet ouvrage qui, nul doute, fera date dans les études proustiennes et traductologiques.